

Le camp de Jénine dévasté par l'armée israélienne

Un millier de soldats ont occupé les lieux durant deux jours, faisant 12 morts et 118 blessés, le plus important raid depuis plus de vingt ans.

Par Louis **Imbert**, envoyé spécial



camp de Jénine, en Cisjordanie occupée. Le 5 juillet 2023, après le retrait des troupes israéliennes. MOHAMAD TOROKMAN / REUTERS

Les responsables du club social du camp de réfugiés de Jénine s'échinent, mercredi 5 juillet, à rétablir l'électricité dans le bâtiment. Le plus important raid israélien subi par les habitants depuis 2002 s'est achevé dans la nuit. Les familles des morts vont bientôt se rassembler dans la cour du club, pour y recevoir les condoléances de leurs voisins.

Un millier de soldats ont occupé les lieux durant deux jours, faisant douze morts et cent dix-huit blessés, la plupart par balle, selon le Croissant rouge palestinien. Une quinzaine de blessés demeurent dans un état critique. Un soldat israélien a été tué. L'eau et l'électricité sont coupées un peu partout. Dans la chaleur éprouvante, un voisin éponge délicatement la sueur au front de Jamal Haweel, l'un des patrons du Fatah à Jénine.

A 52 ans, M. Haweel a sorti son fusil d'assaut du placard, lundi. Durant deux jours, il a contribué à coordonner la résistance armée. C'est un vétéran de l'invasion de 2002, au cours de laquelle Israël avait détruit le camp en une semaine, causant la mort de cinquante-trois Palestiniens et de vingt-trois soldats israéliens. Cette fois, la résistance fut limitée : une partie des quelque trois cents militants armés du camp ont discrètement quitté les lieux dès lundi. « *C'est une lutte inégale, et nous ne voulions pas que les Israéliens détruisent tout une nouvelle fois* », explique M. Haweel.

Un autre vétéran des combats de 2002, Ahmad Barghouti, l'appelle par téléphone de la prison israélienne de Rimon, où il est détenu depuis vingt et un ans, condamné à de multiples peines à vie. « *Les prisonniers écoutent des chansons à la gloire de Jénine* », raconte-t-il. Ils saluent la survie des militants comme une

Le Monde

victoire. Ils se moquent aussi de l'armée qui affirme avoir démantelé une bonne part des « infrastructures » militaires du camp et confisqué des armes.

Lutte armée pour seule politique

M. Haweel tente de préserver ici l'influence du Fatah, ce parti tiraillé entre le maigre pouvoir qu'il exerce au sein de l'Autorité palestinienne (AP), désargentée, sans perspective politique, et une base militante qui renoue avec la lutte armée. Cette nuit, de jeunes gens ont caillassé les forces de police de l'AP, réapparues en ville une fois les soldats israéliens partis.

Des militants ont aussi protesté devant le gouvernorat de la ville, parce que l'AP a arrêté, lundi, un militant venant de Tubas, qui tentait de rejoindre Jénine, une arme dans le coffre de sa voiture. « *Personne n'a intérêt à ce que les gens pointent leurs fusils vers l'AP* », prévient M. Haweel. Au matin, le numéro deux du Fatah, Mahmoud Aloul, a été hué durant les funérailles de « *martyrs* ». Il a quitté les lieux précipitamment.

Dans l'après-midi, des fonctionnaires internationaux des Nations unies, en gilet pare-balles bleu et mocassins, évaluent les dégâts causés par les bulldozers israéliens qui ont labouré en profondeur la rue principale du camp jusqu'au cimetière, détarrant des engins explosifs improvisés. Ailleurs, les Israéliens ont détruit et brûlé des maisons, des commerces, mais les habitants du camp se rassurent : ils avaient craint bien pire.

Le cimetière neuf, un vaste carré de murs chaulés, bâti en 2019, est désormais comble : plus de place pour de nouvelles tombes. Les couleurs des portraits des combattants tués il y a deux ans à peine ont déjà passé au soleil. Des résistants âgés de 20 ans traînent autour des sépultures. Ils ont tenté de combattre ces derniers jours, comme presque chaque semaine depuis 2022, au fil des raids israéliens. Ils se disent proches du Jihad islamique et forment une petite avant-garde qui incarne à bien des égards la résistance actuelle, par son mépris du pouvoir et des rivalités de factions, et sa logique guévariste : la lutte armée pour seule politique.

Ces jeunes gens sont « *décus* » par leurs concitoyens, qui ont peu manifesté en soutien à leur combat, ailleurs dans les territoires. Jénine est un dernier bastion de l'insurrection armée qui s'est répandue à travers la Cisjordanie depuis 2022, et qui décroît lentement. « *Les gens des grandes villes veulent vivre, sortir, s'amuser dehors. Ils ne sont pas motivés pour combattre* », estime l'un d'eux.

Culture locale de résistance

Le camp est un îlot soudé de réfugiés, tous chassés de leurs terres en 1948, à la naissance d'Israël, comme la moitié de la population palestinienne d'alors. Ses 14 000 habitants, serrés sur un demi-kilomètre carré, se considèrent comme des marginaux en Palestine, unis par une culture locale bravache et résistante, par les destructions et par les deuils. L'armée israélienne cherche à briser cette solidarité. Elle y parvient dans certains foyers.

« *Pourquoi Jénine devrait-elle toujours être le phare de la résistance ?* », s'interroge ainsi Mahmoud Asadi, fonctionnaire au ministère de l'éducation, dans sa maison que des dizaines de soldats ont occupée durant deux jours : « *J'ai vu la peur de mourir dans les yeux de mes enfants, quand les soldats sont entrés chez nous avec leurs chiens. Je ne veux plus revivre ça.* »

Les Asadi sont une anomalie dans le camp. La famille n'est affiliée à aucun parti, elle ne compte aucun « *martyr* » ni prisonnier en Israël. Mahmoud veut trouver une nouvelle maison dans la ville de Jénine ou à la campagne. Aux voisins qui s'enquèrent de son état, il exprime son mépris pour l'Iran, parrain financier du Jihad islamique : « *Ces gens qui sont assis confortablement à Téhéran et qui déversent de l'argent sur les factions du camp, pour que nous subissions une nouvelle invasion.* »

Son épouse s'inquiète pour leur fils, Ahmad, 13 ans : « *S'il décide de rejoindre les combattants, qui pourra l'en empêcher ? Ce sont des adolescents, ils ont en main des armes plus grandes qu'eux et quelle est leur stratégie ? Ils n'étaient pas nés en 2002, ils ne savent rien* », affirme-t-elle.

A l'étage un voisin, Rachid Mohammed, ouvrier du bâtiment qui a appris l'hébreu sur les chantiers d'Israël, montre un détonateur d'explosifs et sa bobine de fil, abandonnés par les soldats, à l'aide desquels ils ont fait sauter un mur et une fenêtre, pour circuler à couvert d'un appartement à l'autre. En deux jours, Rachid, retenu prisonnier par les occupants, a eu le temps de leur parler : « *L'un d'eux venait de ma ville, Haïfa [grande cité du nord d'Israël], que ma famille a fui en 1948. Je lui ai demandé pourquoi ils nous pourchassaient jusqu'ici. S'ils sont chez eux même à Jénine, pourquoi ne nous laissent-ils pas retourner là-bas ?* »

Raid de l'armée israélienne à Jénine : les habitants dénoncent une « punition collective »

Cette incursion dans le camp de la ville de Cisjordanie occupée, d'ampleur inédite depuis 2002, a fait dix morts et une centaine de blessés palestiniens.

Par Louis **Imbert**, envoyé spécial



Jénine, en Cisjordanie occupée, incursion militaire israélienne, le 4 juillet 2023. MAJDI MOHAMMED/AP

Hormis un rare paysan, qui tire un tuyau d'arrosage à travers son champ, les villages qui bordent la route 60 sont déserts, à des dizaines de kilomètres aux abords de la grande ville de Jénine, dans le nord de la Cisjordanie. Lundi 3 juillet au matin, l'armée israélienne mène au cœur de la cité une opération d'une ampleur inédite depuis 2002. Elle a fermé les points de contrôle qui lient cette région agricole à Israël : l'accès à Jénine n'est possible que par la Cisjordanie. Chacun demeure chez soi et les volets sont clos.

Vers midi, Jénine est une ville morte. Le vrombissement des drones israéliens résonne à travers ses boulevards vides. Aux carrefours, de prudents jeunes hommes, bidon d'essence en main, alimentent des feux de pneus. Quelques rares voitures filent hors de la ville. Des tirs claquent dans les rues du marché. Le parfum âcre de gaz lacrymogènes émerge des allées qui mènent au camp de réfugiés, dont des snipers israéliens interdisent l'accès.

Depuis une heure du matin, l'armée cherche à « briser la mentalité de refuge terroriste » du camp, ce « nid de frelons », selon un porte-parole, où 14 000 âmes se serrent sur un demi-kilomètre carré, et où elle mène déjà des raids presque chaque semaine depuis le printemps 2021. Mardi matin, l'opération a fait dix morts et plus de 100 blessés, pour la plupart par balles, selon le directeur à Jénine du Croissant-Rouge palestinien, Mahmoud Al-Saadi.

Lundi sur la rue Haïfa, une longue artère, ouverte et poussiéreuse, qui borde le camp au nord, des habitants affirment que des tireurs israéliens tiennent les toits des plus hauts immeubles. Une douzaine de blindés stationnent au bout de la rue, là où la ville se dissout dans les campagnes, comme sur la colline qui domine

Le Monde

le camp au sud, et comme sur la rue Nazareth, qui borde une zone industrielle à demi construite, promesse de prospérité pour la ville, jamais tenue.

Frappes à l'aide de drones

Huit drones blancs tournent à la verticale de l'hôpital Ibn Sina. Des combats ont lieu à moins d'un kilomètre dans le camp : tirs sporadiques, lourdes explosions – l'armée a largué plus de dix bombes à l'aide de drones au fil de la journée. Fadi Jarad, ambulancier depuis 1996, n'a pas vu une telle opération [depuis que les Israéliens ont détruit une bonne partie du camp en 2002](#), en une semaine, durant la seconde Intifada (2000-2005). Il hausse les épaules en remarquant un large trou laissé par les combats dans sa portière arrière : « *Tiens, c'était pas là hier.* »

L'armée a ouvert les hostilités en frappant, à l'aide d'un drone, « *un centre de commandement* » du Bataillon de Jénine, qui rassemble de jeunes hommes issus de toutes les factions. Puis des bulldozers blindés ont labouré les principales voies d'accès au camp, les rendant impraticables. Les soldats ont progressé en blindés, tandis que d'autres enfonçaient les portes des maisons.

Selon plusieurs habitants, interrogés dans le camp par téléphone ou qui sont parvenus à en sortir, les soldats rassemblent les familles, arrêtent des hommes, prennent position sur les hauteurs, ouvrent des meurtrières dans les murs. Puis ils percent les murs mitoyens et progressent à couvert de maison en maison, sans s'exposer dans les rues. Ils appliquent ainsi un mode opératoire expérimenté à Naplouse et à Jénine, en 2002, sous la direction d'Aviv Kochavi, futur chef d'état-major, qui se voulait alors un soldat philosophe : il citait *Mille plateaux*, de Gilles Deleuze et Félix Guattari (Les Editions de Minuit, 1980), comme source d'inspiration de sa tactique.

L'une des premières maisons envahies lundi fut celle de Nidal Nagnariyeh, 51 ans, à l'entrée est du camp. Ancien officier des brigades du Fatah, le parti au pouvoir, il avait combattu lors de l'assaut de 2002, avant de passer dix-sept ans dans les prisons israéliennes. Les soldats ont arrêté deux de ses frères et deux neveux âgés de 14 ans, et parqué Nidal avec vingt de ses proches jusqu'à l'aube près de chez eux, dans le Théâtre de la Liberté, institution légendaire de la ville. « *L'électricité était coupée, on n'avait plus d'air. Ils nous ont ramenés dans une pièce chez nous avant de nous libérer, vers 16 heures, lorsque cinq voitures ont brûlé sous nos fenêtres, en nous disant de nous démerder. Nous ne savions pas où aller. Un ambulancier du Croissant-Rouge a fini par nous évacuer, à vingt personnes serrées dans son ambulance.* »

L'armée israélienne concentre alors ses forces autour du théâtre, où certains blindés n'ont pas bougé depuis l'aube, relève un voisin, l'analyste Sari Samour. Elle a à peine progressé dans le camp. Atta Abou Rmeileh, le secrétaire général du Fatah pour la région de Jénine, est bloqué aux côtés de combattants, selon plusieurs membres du parti.

Des fuites par centaines

Responsable d'un « comité de suivi » et d'entraide du camp, Nidal Nagnariyeh ne cesse de recevoir des appels d'habitants chassés de chez eux par l'armée. L'électricité est partiellement coupée : les batteries des téléphones s'épuisent une à une. L'armée a aussi reconnu avoir endommagé les canalisations d'eau. Ils sont des centaines à fuir le camp, à la nuit tombée. Selon M. Samour, l'armée a aussi appelé plusieurs familles pour leur intimer de quitter leur domicile, avant d'y prendre position.

« *Nous laissons les femmes et les enfants quitter le camp. Nous les y encourageons même* », affirme un porte-parole israélien, Daniel Hagari. Des familles trouvent refuge dans un bâtiment municipal situé à 300 mètres du camp, et dans l'hôpital. Des habitants de Jénine et du village proche de Yamun proposent sur les réseaux sociaux de les accueillir chez eux.

« *C'est une punition collective. Les Israéliens veulent briser la volonté des habitants* », estime M. Nagnariyeh. Depuis deux ans, les habitants dépérissent dans un camp fortifié : les rues sont minées de bombes artisanales posées par des militants palestiniens et barrées de tentures censées aveugler les snipers israéliens. Le 19 juin, l'une de ces bombes a immobilisé un blindé israélien, contraignant les soldats à des heures de combat avant de quitter le camp.

Jénine est le centre d'une vague d'insurrection palestinienne qui s'épuise depuis des mois. Ses militants ont mené des attaques contre des soldats et des colons en Cijordanie occupée, et contre des civils en Israël. Cependant, en dépit de leur résistance aux raids de l'armée, aucun soldat n'a été tué dans le camp. « *En 2002, c'étaient les forces de sécurité palestiniennes qui combattaient. Aujourd'hui, ce sont des jeunes sans*

Le Monde

expérience, peu nombreux et mal équipés », analyse M. Nakhariyeh. L'armée constate elle-même que ces combattants se terrent pour l'essentiel depuis ses premières frappes. En 2002, 23 soldats israéliens et 53 Palestiniens avaient été tués.

« *C'est une guerre inégale qu'ils mènent contre Jénine. Avec tout leur équipement et leur machinerie, ils sont parvenus à tuer dix garçons de 18 ans !* », s'emporte Shami Al-Shami, un responsable du Fatah de la ville, dont un neveu a été tué dans la nuit par une frappe de drone. Il n'ose pas se rendre à l'hôpital gouvernemental, à l'entrée du camp, pour veiller sur son fils, blessé par un éclat de shrapnel.

M. Al-Shami a lui aussi combattu en 2002. Il espère que cette nouvelle opération cessera d'ici un ou deux jours. « *Les soldats sont moins nombreux. S'ils veulent pénétrer au cœur du camp, ils devront envoyer des renforts et s'exposer. S'ils subissent des pertes, ils raseront le camp sans hésiter. Mais les médias israéliens crient déjà victoire. Ils pourraient en rester là.* »

L'Autorité palestinienne peu solidaire

Le premier ministre Benyamin Nétanyahou affirme « *changer l'équation contre le terrorisme* » grâce à cette opération, qu'il compare à la dernière guerre menée contre le Hamas à Gaza, en mai 2021. L'armée relativise pour sa part son ampleur et ses objectifs. Elle ne vise aucun autre objectif en Cisjordanie. Elle démontre sa capacité à s'établir au cœur du camp et à y revenir à l'avenir. Les soldats y détruisent des capacités logistiques, saisissent des armes.

Les alliés d'extrême droite de M. Nétanyahou exigent que l'armée affirme son pouvoir sur une région qu'ils considèrent comme annexée. Ils l'incitent à accompagner les expéditions punitives des colons, dont le dernier a frappé, lundi, le village de Burqa (nord). Le ministre de la sécurité nationale, Itamar Ben Gvir, a demandé « *une opération militaire, pour démolir des bâtiments, exterminer des terroristes – pas un ou deux, mais des dizaines et des centaines, si nécessaire des milliers* ».

Lundi soir, la Maison Blanche a réaffirmé le « *droit d'Israël à défendre son peuple* » contre « *des groupes terroristes* ». Washington entraîne depuis plus d'un an des centaines de troupes de choc de l'Autorité palestinienne, les incitant sans succès à intervenir dans le camp. L'Autorité palestinienne ne souhaite pas s'impliquer à Jénine. Elle n'a que des coups à y prendre. Elle peine aussi à lui témoigner sa solidarité. Il a fallu plus de douze heures pour qu'elle condamne l'opération en cours. Le président Mahmoud Abbas ne s'est exprimé qu'au soir, annonçant, sans convaincre, la fin de la coopération sécuritaire avec Israël. Le gouverneur de la ville, Akram Rajoub, est en vacances au Caire.

A l'hôpital Ibn Sina, un électrocardiogramme libre du Fatah, Jamal Tirawi, dénonce cette « *indifférence. C'est une honte. Ils devraient tous être là pour montrer leur solidarité* ». M. Tirawi est le maître de Balata, un camp de réfugiés de la grande ville de Naplouse. « *Aujourd'hui, c'est Jénine, demain ce sera nous. Les Israéliens attaqueront les camps un par un* », craint-il. Selon deux de ses lieutenants, trafiquants d'armes, des insurgés de Balata ont rejoint Jénine dès dimanche soir, apportant des munitions.

Voir également :

- "Apartheid en Palestine, une réalité incontournable" | [blog](#) | juin 2023
- "Palestine, la stratégie du grignotage" | [blog](#) | novembre 2013